



INTERVIEW

6 QUESTIONS À JAVIER PERES

À 45 ans, Javier Peres représente la nouvelle génération de collectionneurs d'art tribal. En 2002, cet avocat d'origine cubaine ouvre à San Francisco sa galerie d'art contemporain, Peres Projects, désormais établie à Berlin. Depuis, il partage son temps entre Art Basel, où fut remarquée cette année son artiste Donna Huanca, et les maisons de ventes et galeries spécialisées afin d'assouvir sa passion pour l'art africain classique. Volubile, il l'est autant sur les réseaux sociaux qu'en face-à-face, intarissable quand il s'agit de décrire le port de tête d'une statue Bambara. Conversation à bâtons rompus avec le nouveau président d'honneur de Parcours des mondes 2017.

Quel collectionneur êtes-vous ?

Je me vois plutôt comme quelqu'un de réfléchi. Je travaille avec un conseiller et mène en parallèle mes propres recherches sur chaque objet qui suscite mon intérêt. J'ai toujours une idée assez précise de la somme que je suis prêt à dépenser pour acquérir une pièce, même si je dois pour cela repartir les mains vides. Je préfère garder les choses sous contrôle, afin que ma collection grandisse à un rythme maîtrisé.

Pourquoi cet attrait exclusif pour l'art tribal africain, et notamment les objets en provenance du Nigeria ? Ces derniers sont-ils particulièrement difficiles à trouver sur un marché où les belles pièces se font rares ?

Je ressens une connexion très forte, à la fois esthétique et intellectuelle, avec l'art africain, sans que je parvienne à dire pourquoi. C'est sûrement lié à ma fascination pour ces différentes cultures, et au plaisir que je retire à me documenter sur le sujet. Depuis vingt ans que je collectionne, mon goût a beaucoup évolué. Je me suis toujours intéressé à l'art du Nigeria, mais je n'arrivais pas à en appréhender toute la singularité. Les œuvres de cette région sont bien souvent recouvertes d'une patine sacrificielle formant une croûte épaisse. En d'autres termes, elles ne possèdent pas la surface brillante qui fait le charme

des pièces provenant de Côte d'Ivoire ou du Gabon. Mon déménagement à Berlin, où j'ai commencé à fréquenter le musée ethnographique, a participé à ce changement, tout comme ma rencontre avec Bruno Claessens [directeur du Département d'art d'Afrique et d'Océanie pour l'Europe chez Christie's, ndr], qui m'a aidé à mieux comprendre cette culture et, par conséquent, à en apprécier les formes. Le marché est plutôt bien pourvu dans ce domaine, même si trouver la bonne pièce exige un œil entraîné. Leur cote a augmenté, mais ils restent toujours plus accessibles, à qualité égale, que leurs homologues du Gabon ou de la Côte d'Ivoire. Ce qui n'est pas négligeable, car je suis très exigeant sans avoir pour autant des moyens illimités.

Que dire du marché parisien, vous qui avez vécu quelques années dans la capitale ?

Mon compagnon est français, et de plus en plus impliqué dans ma collection. Nous explorons donc régulièrement tout ce que Paris a à nous offrir. L'une des pièces dont je suis le plus fier, une statue féminine Sénoufo de Côte d'Ivoire par le maître du dos cambré, a été achetée récemment à l'Hôtel Drouot. Je fréquente également Parcours des mondes et les galeries de Saint-Germain-des-Prés. Tout cela fait partie de ma routine, et j'adore ça !





Une pièce favorite, parmi la centaine en votre possession ?

C'est très difficile de répondre à cette question, car ça change tout le temps ! J'ai tendance à vivre au quotidien avec les objets que j'aime le plus afin de les contempler à l'envi. La sculpture qui m'a donné le plus de plaisir dernièrement est une figure masculine d'un artiste mumuye anonyme, qui a été collectée dans les années 1960. Elle appartenait à la collection parisienne Durand-Dessert. Je l'ai installée dans la chambre à coucher ; mon ami et moi l'observons sous tous les angles, nous sommes complètement obsédés par elle ! Je possède également une statue de l'ethnie Kaka, achetée chez Entwistle Gallery pendant Parcours des mondes. C'est certainement la sculpture la plus importante (et énigmatique !) de ma collection. Elle a fait définitivement basculer mon goût vers des pièces plus expressionnistes.

Parcours des mondes vous a proposé de confronter des œuvres d'art contemporain issues de votre collection avec des pièces d'art tribal exposées par les marchands. Qu'est-ce qui vous excite dans cet exercice, par ailleurs déjà pratiqué dans votre galerie à Berlin ?

J'aime explorer cette alchimie qui selon moi existe entre arts contemporain et tribal, leurs liens invisibles. Dans l'exposition pour Parcours des mondes, baptisée « The Lion and the Jewel » (« Le lion et la perle ») d'après une pièce de l'auteur nigérian Wole Soyinka, je présente le travail de deux artistes de ma galerie, dont je collectionne aussi les œuvres : Melike Kara et Donna Huanca. Elles ont une conception très pure de leur pratique, ce qui les rapproche naturellement de l'art tribal...

Profitez-vous de cette édition pour faire votre shopping ?

C'est toujours mon objectif. La plus belle édition de Parcours des mondes sera forcément celle où j'aurais pu acquérir une œuvre exceptionnelle. Mais ça dépasse le seul enjeu commercial. Il s'agit à chaque fois d'élargir un peu plus mon champ d'intérêts, de connaissances, et de me faire des « amis », passionnés comme moi d'art africain.

